L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Trente-septième année)

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Epiphanie. — La lumière du Christ, 5.
Panégyrique de S. Hilaire. — Le témoin de la vérité, 7.
Cinq minutes d'Evangile. — VII. *Saint Nom de Jésus :* Histoire et objet de cette fête, 10. — VIII. *Sainte Famille :* Les leçons de Nazareth, 11. — IX. *2e Dim. après l'Epiphanie :* Le mariage chrétien, la transformation des âmes, 12.
Une Mission paroissiale. — I. La mission, 13.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

LA LUMIÈRE DU CHRIST

Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.
Il était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. (Jo., I, 9).

Mes frères,

Le Sauveur annoncé par les Prophètes était arrivé ; les esprits célestes avaient chanté sa naissance, les bergers accourus en hâte à Bethléem l'avaient adoré dans sa crèche et publiaient partout la grande nouvelle. Mais Jésus n'est pas venu seulement pour le peuple juif. A toute la terre il apportait le salut, selon la parole du prophète : « Les nations marcheront vers ta lumière, et les rois vers la clarté de ton lever : *Ambulabunt gentes in lumine tuo, et gentes in splendore ortus tui.* » (Is., LX, 3).

C'est pourquoi, à peine venait-il de naître que déjà il faisait briller sa lumière dans les ténèbres de la Gentilité : comme un reflet du soleil de justice, son astre se levait sur la terre des païens. Les rois des nations, attirés non moins par l'action secrète de la grâce que par l'éclat de l'étoile, venaient de l'Orient reconnaître leur Sauveur, l'adorer et lui offrir des présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Les Mages n'étaient que des précurseurs. Pour amener à Jésus-Christ toutes les nations de la terre, il fallait plus d'un rayon de soleil et plus d'une étoile : il fallait la manifestation de Jésus lui-même dans tout son éclat. Il fallait sa prédication personnelle en Judée et en Galilée ; il fallait aussi, comme complément, celle de ses Apôtres et de son Eglise jusqu'aux extrémités du monde.

Or, m. f., ce n'est pas autre chose que la manifestation de Jésus-Christ au monde que nous célébrons en ce jour. Cette fête est un hymne de reconnaissance que toutes les nations de la terre chantent à Jésus-Christ leur libérateur, à Jésus qui a fait briller sur elles la lumière véritable, la lumière de vie : « *Erat lux vera... et vita erat lux hominum.* »

Aussi 1° vous rappeler comment Jésus-Christ a fait son épiphanie, c'est-à-dire *a brillé sur le monde,* et 2° vous dire de quelle manière il la doit faire *en chacun de nous,* sera tout le partage de ce discours.

I

Jésus-Christ a brillé sur le monde, car il était la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme.

Sans doute, avant lui aussi bien que maintenant, chaque matin le soleil se levait sur la terre, donnant à tous les êtres qui la peuplent la lumière et la vie. Mais cette lumière du soleil n'éclaire et ne vivifie que les corps. Les hommes ont besoin en outre d'une autre lumière : celle qui éclaire et vivifie les âmes.

Or, avant Jésus-Christ, les âmes étaient plongées dans les ténèbres : à peine dans leur nuit profonde quelques pâles reflets de lumière. Les hommes avaient délaissé le Dieu de vérité pour adorer des idoles taillées de leurs mains dans la pierre ou le bois. Des idoles ! que dis-je ? C'étaient les esprits des ténèbres eux-mêmes qu'ils adoraient, c'étaient les démons qui étaient leurs dieux : *Omnes dii gentium dæmonia.*

Ainsi détaché de son principe, l'homme pouvait-il connaître sa fin dernière, le but de sa vie, se connaître lui-même ? Pouvait-il savoir avec certitude seulement le premier mot de ce qui l'entoure ? Même dans les génies les plus sublimes, un Socrate, un Platon, un Aristote, l'esprit humain était trop souvent, et dans les choses les plus importantes, le jouet de l'erreur ou la proie du doute. Vraiment l'humanité était assise dans les ténèbres et les ombres de la mort : *In tenebris et in umbra mortis sedent.*

Comment, en cette triste condition, l'homme aurait-il pu trouver la voie qui conduit au ciel ? Il errait, dit l'Ecriture, dans le désert et les lieux arides : *Erraverunt in solitudine, in inaquoso.* Il avait perdu, cherchant sans pouvoir le retrouver jamais, le chemin de la vérité, du bien, du bonheur, du ciel enfin : « *Et viam civitatis habitaculi non invenerunt.* » (Ps. CVI, 4).

Dans ces funestes égarements, imaginez-vous la vie de l'humanité ? La vérité est une fleur dont le bien est le fruit. Mais quel fruit récolte-t-on sur un arbre sans fleurs ? Quel fruit donne une fleur avortée ? Sans doute, les jugements de Dieu sont impénétrables, et là où il lui plaît il choisit ses élus, car de la fange même sa toute-puissance sait

faire jaillir la sainteté. Mais ce sont là des procédés extraordinaires de la Providence. Dans le monde païen, la corruption des mœurs exerçait les ravages que S. Paul dénonçait aux Romains, qui passaient pour le peuple le plus civilisé de la terre. Le paganisme exhalait une odeur de cadavre. Satan régnait en maître, et sous la domination de ce prince des ténèbres, les âmes aspirant à la liberté demeuraient esclaves du péché, de la mort éternelle.

Mais voici Jésus-Christ : c'est la lumière du monde. Il l'éclaire de sa vérité souveraine, car il est la Vérité : *Ego sum Veritas*. A la clarté de cette lumière, en la suivant, les hommes retrouvent le chemin perdu du bonheur, car il est la Voie : *Ego sum Via*. Et ils vivent d'une vie nouvelle, prélude de la vie éternelle, en communiant à sa vie par la foi et l'amour, car il est la Vie : *Ego sum Vita*.

La Vérité, m. f., Jésus l'apporte et la prodigue au monde. Il enseigne et il donne l'exemple. Il est maître par sa doctrine et par ses actes. Pour connaître la seule chose qui importe, le but à atteindre, il suffit de l'écouter : le mystère du royaume des cieux qu'il vient faire connaître n'a point de secret pour lui, et il le révèle aux hommes. Pour bien agir, il suffit de le regarder et de faire comme lui. A l'imiter, on ne se trompe pas. Sa voie conduit au ciel sûrement. Pour nous en convaincre, il n'a pas craint de mourir afin de nous donner dans sa résurrection la preuve qu'il est bien ce qu'il a affirmé de lui-même : la Voie, la Vérité, la Vie. Sa vie, il la donne en abondance. Pour cela il institue des sacrements et une Eglise.

Dans les ténèbres, Jésus est le phare du monde. Sa lumière se projette sur toutes les âmes, pour les éclairer et les vivifier. Malheur à ceux qui ferment les yeux ! C'est d'eux, de ces aveugles volontaires, que S. Jean a écrit : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. »

II

A côté de cette manifestation collective qui s'adresse au monde, il en est une autre qui sollicite chacune de nos âmes en particulier, qui revêt une forme plus personnelle, qui éclaire toute notre vie afin de lui donner son orientation.

C'est par la foi, m. f., que Jésus brillera dans nos âmes. La foi est un flambeau divin allumé au sein de Dieu lui-même. A la parole de Jésus, il nous faut faire confiance, parce qu'il est Dieu. La foi met en nous la vérité divine qui devient la règle de notre conduite morale. A chacun de ses actes, le fidèle peut exercer un contrôle tant avant de les accomplir qu'après les avoir accomplis, simplement en se posant la question : que dirait Jésus ? que ferait-il ? me donnerait-il son approbation ? Sa foi, c'est-à-dire la doctrine de Jésus qu'il a faite sienne par une adhésion ferme de son intelligence, lui donnera la vraie réponse.

L'enseignement de Jésus, le fidèle le trouvera, vous le savez, tout d'abord dans les Livres Saints du Nouveau Testament, en particulier les Evangiles, où sont consignés les paroles et les gestes du Sauveur. Mais Jésus nous parle encore aujourd'hui et parlera jusqu'à la fin des temps par son Eglise, par son Vicaire sur terre, le Souverain Pontife. L'Eglise est la gardienne infaillible de la vérité et comme le prolongement du Christ. C'est pourquoi, celui qui marche à sa lumière marche à la lumière du Christ. Nous ne suivrons pas les méchants ou les égarés qui récusent son autorité : ils marchent dans les ténèbres qui aboutissent à la mort. Nous accueillerons avec un saint respect et une filiale soumission les décisions des Pasteurs établis en communion avec le Souverain Pontife : ils rayonnent parmi nous la lumière du Christ.

Par l'amour Jésus brillera encore dans nos cœurs. Sa grâce et sa charité, qui sont sa vie, sont répandues dans nos cœurs par les sacrements, et nous rendent semblables à lui en nous incorporant à lui. De ce rayonnement vital du Christ, nous ne pouvons pas nous passer, car sans Jésus-Christ nous ne pouvons rien faire : *Sine me nihil potestis facere*. Notre cœur, sans la charité, est vide, inquiet, dans le malaise ; avec elle, par contre, nous pouvons tout : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Que ce soit donc notre souci le plus assidu, de vivre de la vie de Jésus.

Mais vous savez, m. f., que pour cela il faut bannir les influences morbides qui sont en nous : nos passions. Il faut les faire mourir par une mortification bien entendue qui consistera surtout à supporter les épreuves et les souffrances que la vie nous apporte. Il faut ensuite aller boire les eaux de la grâce aux fontaines salutaires des sacrements, et surtout recevoir fréquemment le pain de vie, la Sainte Eucharistie.

Tous, m. f., nous avons besoin de ce rayonnement du Christ sur nous pour qu'il soit vraiment notre voie. L'enfant, qui ne connaît pas encore les épreuves de la vie, mais qui sent déjà l'attrait du mal, a besoin d'un modèle qui captive son enthousiasme et l'entraîne vers le bien et le sacrifice : ce sera le petit Jésus reçu de bonne heure dans la sainte communion et étudié au catéchisme. La jeunesse trouve son idéal dans la vie pour le Christ qui se révèle à elle comme l'inspirateur des nobles sentiments, des grandes idées, et le héros des grands sacrifices. Dans le même Christ Jésus prié, médité, l'âge mûr, la vieillesse trouvent les énergies et les consolations utiles. Tous les passants sur la terre d'exil rencontrent, en s'approchant de Jésus-Christ, le rayon d'espérance qui donne le courage pour marcher avec persévérance vers la cité à conquérir, le ciel. Pour tous, Jésus est le guide qui mène à Dieu. C'est qu'il vient de Dieu, y retourne, disant à tous : Venez, suivez-moi.

* *

M. f., laissons, en ce jour, le Christ faire en nous son épiphanie. Ou plutôt, avec les Mages, allons au-devant du salut qu'il nous apporte. Allons jusqu'à Bethléem pour l'adorer, le reconnaître comme notre Roi, notre Dieu, notre Sauveur.

Bethléem, pour nous, m. f., est ici même. Car Jésus est au milieu de nous. Comme Dieu, il est partout et remplit tout de son immensité. Mais au Saint Sacrement, il réside sous les espèces eucharis-

tiques corporellement. Tout à l'heure, quand les paroles de la consécration l'auront placé sur l'autel, adorez-le profondément, demandez-lui qu'il soit votre lumière ici-bas. Marchez résolument sur ses pas à la clarté de sa doctrine, et, fidèles aux inspirations de sa grâce, envers et contre tout, vous atteindrez le royaume de la grande lumière sans ombres, où Dieu, face à face, se révèle à ses élus, dans la vision béatifique. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT HILAIRE

(14 janvier)

LE TÉMOIN DE LA VÉRITÉ

Ad hoc veni in mundum ut testimonium perhibeam veritati.
Je suis venu en ce monde pour rendre témoignage à la vérité.
(Jo., XVIII, 37).

Mes frères,

Le Christ affirmait ainsi devant Pilate le but de sa vie mortelle. A rendre ce même témoignage, les Saints gagnèrent leur sainteté. Du reste, tout homme, parce que doué d'intelligence, doit à sa nature de rechercher la vérité. Combien plus s'il s'agit de la vérité religieuse dont Dieu même est l'objet. Il en doit être le disciple, le défenseur et l'apôtre.

Ce fut toute la vie de S. Hilaire, votre illustre Patron ; c'est toute la leçon qu'il nous donne ; et, comme c'est tout notre devoir, son exemple peut nous aider à le remplir.

Est-ce trop d'ambition d'essayer de vous le démontrer ? Le sujet est si riche, le modèle est si beau, et vous l'aimez tant déjà, que je puis espérer vous engager, en face de la vérité, à la mieux *connaître,* à la *défendre,* s'il le faut, à la *propager* toujours.

Vous savez la vie de votre saint Patron. Sans vous l'exposer de nouveau, je ne veux en prendre que ce qui peut servir à mon but, à vous montrer qu'épris de la vérité, il en fut le *néophyte*, l'*apologiste* et le *docteur*. C'est ainsi qu'il lui rendit un triple témoignage et qu'il eût pu dire avec le Christ : *Ad hoc veni ut testimonium perhibeam veritati.*

I

Et, d'abord, le *néophyte* à la recherche de la vérité.

Pourquoi la vie ? Quel est son but ? Seraient-ce seulement les jouissances du corps ? ou, mieux, les joies de l'esprit ? Faut-il encore chercher plus haut ? monter toujours, pour arriver à rassasier les plus nobles aspirations de l'âme, et, par elle, l'être tout entier ?

C'est la question qu'un jour Hilaire se posa et qui fut le principe de sa conversion, car il n'était pas né chrétien, mais le devint. L'Aquitaine l'avait vu naître, au début du IVe siècle, quand, à peine, Constantin venait de donner à l'Eglise droit de vivre. De famille patricienne, il avait appris les lettres latines et grecques dans les grandes écoles de la Gaule romaine. Il n'y avait point trouvé la doctrine qui eût pu répondre d'avance à la troublante question qui l'étreignit en plein bonheur humain.

Il était, en effet, des heureux de ce monde : jeune et noble, riche et instruit, époux d'une femme aimante, père d'une fille adorée. Cependant il sentit, un jour, que tout cela n'était point, ne pouvait être tout le but de la vie. Plus tard, il dira quelles furent alors les angoisses de son âme et par quelles voies il parvint à la vérité.

Il s'adressa d'abord à sa propre raison. En recourant à elle, il s'élevait déjà au-dessus des seuls instincts des sens. Aussi bien, leurs joies grossières répugnaient-elles à son âme ; il se sentait un plus noble idéal : *ad majora natus*. Mais encore ! ses facultés spirituelles, avides de vrai, de bien, de beau, restaient-elles liées à leur charnelle enveloppe et, comme elle, destinées à périr ? Non ! la vie, pensa-t-il, n'avait pu être donnée par le Dieu immortel uniquement pour aller à la mort. Par son immortalité, l'âme devait donc rejoindre ce Dieu immortel, et, dès ici-bas, le chercher : « Mon âme brûlait, dit-il, de le connaître pour se donner à lui, et s'ennoblir en le servant ». Mais quel était-il, ce Dieu ?

A ce point, la raison humaine ne pouvait plus guère éclairer son disciple. Les dieux qu'elle avait inventés ne lui suffisaient pas. Avec son anthropomorphisme grossier, la mythologie païenne était trop au-dessous de son rêve. Devant l'impuissance de sa philosophie, Hilaire fut de nouveau découragé et repris par l'angoisse.

« Dieu est bon pour qui le cherche ». Il lui fit découvrir les Saintes Ecritures. La divine Révélation fut vraiment pour lui une révélation, comme elle le serait pour beaucoup, s'ils s'en souciaient davantage : « J'y lus, dit-il, le témoignage que Dieu se rend à lui-même en révélant son essence : Je suis Celui qui suis ». Ce lui fut un enchantement d'y découvrir ensuite, un à un, les attributs divins, l'éternité, l'immensité, la perfection. Il y apprit à lire dans les œuvres divines, à trouver le Créateur derrière la Création : « Combien l'excellence de l'artisan, s'écria-t-il, ne dépasse-t-elle pas son œuvre ! » Il ne pouvait se retenir d'aimer un Dieu si beau. Mais ce Dieu si beau, si grand, n'allait-il pas lui-même arrêter cet élan ? S. Jean, à la première page de son Evangile, lui donna la réponse : « Dieu était venu sur terre et s'était fait homme pour habiter parmi nous ». — « Mon âme, avoua le néophyte, mon âme, si longtemps inquiète, trouva plus d'espérance qu'elle n'en attendait. »

Il connaissait Dieu, et cette connaissance jetait en lui, d'un même jet, la lumière et l'amour, car « le Verbe est lumière, et donne à qui l'accepte le pouvoir de devenir enfant de Dieu ». Comment Hilaire n'aurait-il pas accepté ce qu'il avait tant recherché ? Toute la vie surnaturelle était là. Ce lui fut une ivresse : « Mon âme embrassa avec allégresse la doctrine de ce divin mystère ». Hilaire était chrétien. Il se fit inscrire au nombre des catéchumènes et bientôt baptiser. A la vérité découverte c'était son premier témoignage : *Ut testimonium perhibeam veritati.*

Quel exemple que cette persévérante recherche de la vérité ! C'est une vivante leçon de choses surnaturelles, une page vécue de théologie fondamentale, la psychologie d'un retour à Dieu, le type des étapes intellectuelles d'une conversion.

Que d'âmes inquiètes doivent y trouver un modèle, car multiples peuvent être les points de départ ; multiples aussi les voies qui conduisent ou ramènent à Dieu, tant les motifs de crédibilité sont variés. Ne l'avons-nous pas vu de nos jours dans les convertis d'hier ? Pour tel romancier célèbre, c'est la psychologie ou la sociologie qui postulent Dieu ; pour tel penseur, comme Brunetière, c'est la logique des idées qui pose les raisons de croire ou les motifs d'espérer ; pour François Coppée, c'est la bonne souffrance ; pour Huysmans, c'est la mystique servie par l'art ; pour Retté, c'est la détresse morale dans le dégoût du plaisir ; Chateaubriand disait déjà : « J'ai pleuré et j'ai cru ». Cherchez dans Psichari, dans Charles de Foucauld, Dieu prend l'âme par ce qu'elle a de plus personnel pour l'amener à lui. Quand l'âme est droite, elle y parvient toujours. Elle a ce que la théologie requiert : le *pius credulitatis affectus*.

Parfois, hélas ! la grâce divine provoque l'homme en vain à rechercher la vérité. Certaines âmes stérilisées ne trouvent à répondre que le mot dédaigneux de Pilate à Jésus : « *Quid est veritas ?* Qu'est-ce que cela, la vérité ? » Peut-être ne leur manque-t-il que le déclic d'une réflexion initiale, le mot d'un ami, quelque impulsion fraternelle. Ah ! comme il faut les plaindre et, s'il se peut, les aider !

Mais nous-mêmes, m. f., comment la cherchons-nous, cette vérité sainte ? L'aimons-nous assez pour progresser vers Dieu ? L'estimons-nous assez pour ne pas la trahir ? Saurions-nous la défendre ?

Hilaire encore va nous l'apprendre. Néophyte hier à la recherche de la vérité, il en est aussitôt l'*apologiste ardent*.

II

Hilaire tenait la vérité conquise à si haut prix pour le plus grand de tous les biens. Il en avait reçu, de plus, une nouvelle vie.

Or, l'homme est naturellement porté à défendre sa fortune et sa vie. Plus l'estime en est grande et l'attaque violente, plus énergique en sera la défense.

Personnellement intéressé, Hilaire n'était pas de caractère à demeurer indifférent s'il voyait sa conquête en péril.

Dieu voulut qu'il en fût le champion à un autre titre.

Dans sa situation, avec sa noblesse, ses richesses et son renom, sa conversion, puis ses fortes convictions et la transformation de sa vie devenue celle d'un véritable anachorète, lui avaient valu un étonnant prestige. Ce fut au point que, à la mort de l'évêque Maxence, le suffrage des fidèles et celui du clergé se portèrent sur lui et le désignèrent, malgré son mariage, malgré ses résistances, pour lui succéder sur le siège de Poitiers. Constitué gardien du patrimoine commun, il devenait ainsi le défenseur officiel de la foi qu'il avait embrassée.

Or, elle était à ce moment fort attaquée par les Ariens. Le Verbe était-il vraiment Dieu ? consubstantiel au Père ? Jésus-Christ est-il Dieu ? L'Incarnation, par suite, a-t-elle toute sa portée : de combler par la mort d'un Dieu l'abîme infini creusé par le péché ? La justice divine est-elle à ce point exigeante, et le péché de l'homme est-il un mal si grand ?

La raison d'alors répugnait à le croire, et les passions des grands n'y trouvaient pas leur compte.

Le concile de Nicée cependant le proclame. Et voilà que la philosophie d'Alexandrie s'émeut, le sensualisme d'Orient se révolte, les empereurs apportent leur appui ; des évêques félons les courtisent ; des conciles même, à Tyr, à Jérusalem, à Sirmium, à Antioche, s'insurgent contre le Christ, et l'univers, bientôt, va s'étonner de se trouver arien.

En Orient, Athanase le Grand s'est dressé pour défendre la foi de Nicée. On le jette en exil, et le mal s'étend et gagne l'Occident. A la demande de l'empereur Constance, les conciles d'Arles et de Milan confirment la condamnation d'Athanase ; les évêques Saturnin, Ursace et Valens répètent le blasphème d'Eusèbe de Nicomédie et de ses complices. Comme Athanase, Eusèbe de Verceil et Denys de Milan sont bannis.

A son tour, Hilaire se lève pour couvrir les proscrits et proclamer la divinité du Christ. Dans toute la Gaule, sa voix va retentir. Aux blasphèmes, il oppose le *Credo* de Nicée ; en face des évêques indignes, il soulève les évêques fidèles ; il retourne l'anathème contre ceux qui déposèrent leurs frères ; il paraît, la voix haute, dans les conciliabules sectaires ; aux empereurs il adresse de suppliantes apologies ou des protestations vengeresses ; il fait face aux violences de Constance comme aux hypocrisies de Julien, le futur apostat. C'en était trop !

L'ordre d'exil le frappe enfin lui-même, au sortir du synode de Béziers ; c'est le seul moyen pour ses adversaires d'échapper à ses coups. C'est en Phrygie qu'il doit aller. O ironie de la Providence ! Ainsi la haine sert la cause qu'il défend ; ainsi va-t-il combattre l'erreur à son foyer, secourir Athanase sur place ; constater la foi de l'Orient pour en réconforter l'Occident ; démasquer les fauteurs d'hérésie dans leurs propres conseils.

Et cela dure quatre longues années.

L'empereur Constance veut en finir et le cite aux conciles de Séleucie et de Constantinople. Le terrible jouteur y provoque ses adversaires à venir discuter devant Constance lui-même. Ils n'osent relever le défi, et pour l'éviter à tout prix, comme par déférence, ils font lever la sentence d'exil. C'était avouer sa victoire.

On dit qu'au retour d'Eusèbe de Verceil, l'Italie quitta ses vêtements de deuil ; celui d'Hilaire fut un triomphe en Gaule où l'hérésie reçut le coup de mort. C'était le second témoignage d'Hilaire à la vérité : *Ut testimonium perhibeam veritati.*

Ne nous étonnons point que la vérité soit si fortement et toujours attaquée. Dieu le permet pour l'épurer chez les siens ou pour les éprouver. Ainsi, de nos jours, de nouveaux Ariens ont nié la divinité du

Christ, et c'est à diminuer sa personne sacrée ou son œuvre que tendent naturalisme ou rationalisme, libéralisme ou modernisme. De même l'Eglise a toujours des assauts à subir, dans sa doctrine ou sa constitution, dans ses prêtres ou dans ses religieux. Si l'on ne voit plus, grâce à Dieu, se dresser évêques contre évêques, nous avons vu, hélas ! les pouvoirs publics recourir à l'exil, à la confiscation, à la mise hors la loi. Quelque aurore de temps nouveaux semble luire ; trop longtemps ont duré les méthodes de Constance ou de Julien l'Apostat.

Quand il le fallut, de grands athlètes se sont levés comme autrefois. Mais tout chrétien, dans sa sphère, doit prendre part au combat. Le sourire ironique d'un mondain ou la négation hardie d'un sectaire voient trop souvent en face d'eux lèvres closes. Le journal impie ne trouve pas toujours, même en foyer chrétien, l'accueil qu'il mérite ou la réplique vengeresse qu'il provoque.

De la part des nôtres, est-ce respect humain, ou crainte ? Ignorance peut-être aussi de la foi qu'ils professent. Or, la foi naît de l'enseignement : *Fides ex auditu*. Faudrait-il dire à leur excuse, avec S. Paul : *Numquid non audierunt ?* Ne l'ont-ils pas reçu ? Ou bien, ne le leur a-t-on pas donné ? *Quomodo audient sine prædicante ?* Aussi bien, les maîtres de la foi ont encore leur modèle en Hilaire. Il est de ceux dont S. Paul concluait : *Equidem in omnem terram exivit sonus eorum*. C'est bien jusqu'aux extrémités du monde que sa parole a retenti.

Non moins qu'apologiste ardent, il fut un grand *Docteur*.

III

Sur l'initiative de l'immortel cardinal Pie, l'Eglise, par la bouche d'un autre Pie, lui reconnut solennellement ce titre. Bien longtemps auparavant, S. Jérôme lui en attribuait la qualité maîtresse : la sûreté de doctrine à l'abri de toute erreur : « Læta pouvait parcourir, d'un pied sûr, tous ses livres ».

Il enseignait en Docteur déjà quand il combattait l'hérésie, puisque l'apologiste proclame et précise la vérité qu'il défend. Combien plus il le fit par ses livres et par sa parole !

Ses livres, si l'on en croit S. Jérôme, furent nombreux.

Dès avant son exil, ses luttes contre les Ariens lui sont l'occasion d'un exposé magistral du premier de nos grands mystères dans les douze livres *Sur la Trinité*.

En plein exil, dans un autre traité *Sur les conciles et la foi des Orientaux*, il en montre la concordance avec la foi de l'Occident ; c'est établir l'unité du *Credo* catholique. Qu'il intitule ses Apologies *A Constance* ou qu'il fulmine *Contre Constance*, il y expose la nécessité de la foi, l'immutabilité des dogmes, l'adhésion qu'on leur doit.

De retour d'exil, dans un ouvrage historique dont il ne reste que des fragments, il jette encore un regard douloureux sur la persécution arienne et les tristes conciles de Rimini et de Séleucie ; mais le calme est revenu avec lui dans les Gaules, et ce calme après la tempête lui permet de faire monter sur les sommets spirituels les âmes qu'il a sauvées de l'abîme. Pour elles, il déduit des dogmes qu'il expose des règles de conduite pratique. Pour elles, pour les former à la vie intérieure, il écrit ses *Commentaires sur Job*, et *sur le Cantique des Cantiques*. Pour elles, son *Livre des Mystères*, ou Types de l'Ancien Testament et son *Livre des Hymnes* qui nourrissent leur piété et donnent forme à leur prière.

Ainsi, de toutes manières, il enseigne avec autorité, et sous sa plume se succèdent les études dogmatiques et morales, scripturaires et mystiques.

A ses écrits, on peut juger de sa parole.

Lui-même nous en a dit, dans un de ses traités, les principes et la méthode. Nous savons, d'ailleurs, la force de sa pensée et la vigueur de son style. Ses plus anciens historiens ont relevé la netteté de ses exposés, la marche méthodique de ses développements, la logique de ses déductions. Ce devait être, dans sa parole comme dans ses actes, le zèle de l'apôtre à édifier ses fils ou soutenir ses frères. On y devine l'oubli de soi, des fatigues qu'il supporte, des oppositions qu'il rencontre, des hostilités qu'il provoque, des périls qu'il affronte. Tout cédait à l'ardeur, à la fougue de ses convictions. Son éloquence avait l'impétuosité d'un torrent ; par une image hardie, S. Jérôme l'appelle lui-même « le Rhône de l'éloquence latine ». Rien n'eût pu l'arrêter : *Verbum Dei non est alligatum*. Il le devait à la vérité, à laquelle il rendait ce nouveau témoignage : *Ut testimonium perhibeam veritati*.

Quelle application en ferons-nous encore ? C'est un nouvel exemple, m. f., et quel exemple, pour nous, prêtres, surtout ! Si le vrai comme le bien est « diffusif de soi », si la lumière ne se met point sous le boisseau, si elle doit luire pour toute la maison, qui la possède doit la donner.

Quelle responsabilité si le dépositaire a trahi sa mission ! Quelles conséquences aussi ! L'ignorance du peuple chrétien ne vient-elle pas un peu de notre insuffisance ou de notre abstention ? « *Petierunt panem et non erat qui frangeret eis*. Ils ont demandé du pain et il n'était personne pour le leur donner. » Et quel pain donnons-nous ? Sujets de circonstance ou d'actualité, discours profanes ou ronflants, thèses en l'air ou décousues, phrases sonores, vides d'idées, où la voix a tout fait, où la théologie n'a rien mis, où l'oreille prend tout, mais où l'âme n'a rien !

Ah ! que Pie X avait raison, en une Lettre fameuse aux prêtres de l'univers, de prescrire aux pasteurs qu'ils refassent, chaque dimanche, le catéchisme à leurs ouailles ; qu'ils leur donnent l'exposé méthodique et suivi du dogme, de la morale, de la vie chrétienne ; qu'ils leur rappellent les grandes vérités, le jugement, le ciel, l'enfer, les moyens et le but ; sans quoi le prêtre n'est que cymbale retentissante, tonneau ou tambour creux qui ne résonne que parce qu'il est vide.

Sans doctrine, le prêtre n'est pas, ne peut pas être le Docteur de son peuple.

* *

J'ai fini. L'exemple de S. Hilaire doit donc nous être grandement salutaire à tous, fidèles et prêtres, à quelque degré que nous soyons en la possession

de la vérité : conduits par la raison à la porte du temple, jetés par position dans des milieux hostiles, placés par Dieu dans les chaires sacrées. Tous, la vérité peut nous avoir pour disciples, pour défenseurs et pour apôtres.

Quel idéal, dans le présent, de toujours chercher à la mieux connaître, à la mieux défendre, à la mieux propager, joie de l'intelligence qui la trouve, joie de la volonté qui l'étreint, joie du cœur qui la répand !

Quel rêve pour l'avenir, de la contempler un jour sans voiles, de la posséder sans crainte, de la partager sans limites, dans la splendeur même du Verbe divin, dans le rayonnement de la Vérité increée. Ce sera la grande récompense. Evoquons-la, m. f., avec Hilaire invoquons-la : « O Dieu, je t'ai donné ma créance ; régénéré par toi, je te possède, je te défends, je te donne, et désormais je t'appartiens ». C'est le bonheur que je vous montre ; c'est l'espoir que je vous laisse ; c'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

VII

Fête du Saint Nom de Jésus

HISTOIRE ET OBJET DE CETTE FÊTE

Pour mieux comprendre le sens de la fête que nous célébrons aujourd'hui, il nous sera utile de considérer ses origines et l'excellence de son objet.

I

La fête du Saint Nom de Jésus n'est pas fort ancienne. Le premier promoteur en fut, au XVe siècle, S. Bernardin de Sienne, de l'Ordre des Frères Mineurs, et c'est la famille de S. François qui obtint du Siège Apostolique, dans les premières années du XVIe siècle, la faculté de célébrer une fête spéciale. En 1721, le pape Innocent XIII, sur la demande de l'empereur d'Allemagne Charles VI, décréta que cette fête serait célébrée dans l'Eglise entière.

Deux circonstances signalèrent les débuts de cette belle dévotion : sa grande opportunité et la vive opposition qu'elle rencontra pour s'établir.

Au XVe siècle, l'Italie était divisée par deux factions restées célèbres dans l'histoire : celles des Guelfes et des Gibelins. Les diverses contrées de ce pays se faisaient une guerre implacable : les temples étaient profanés, les monastères détruits, les liens du mariage brisés, le désordre régnait partout. D'un bout à l'autre de la péninsule, ce n'étaient qu'homicides et cruautés inouïes ; accablé de privations et de misères de toutes sortes, le peuple ne voyait plus de remède humain à ses maux.

C'est alors que Bernardin de Sienne, homme puissant en œuvres et en paroles, fut envoyé par Dieu comme un ange de paix pour rapprocher les cœurs, pour réparer tant de crimes et de calamités ; le moyen qu'il employa, et qui lui réussit au delà de toute espérance dans son œuvre de pacification, fut la dévotion au Saint Nom de Jésus.

A peine S. Bernardin eut-il commencé à prêcher ce culte qu'on vit les haines disparaître, les réconciliations se multiplier, la religion reprendre son empire sur les cœurs, la piété se raviver et dès lors on put prévoir le moment où ce peuple, si divisé jusqu'alors, verrait enfin s'éteindre les dissensions de deux siècles.

Il ne faudrait pas croire que ce grand résultat fut obtenu sans lutte ni difficulté. C'est une loi naturelle que toute œuvre de salut pour le monde naisse dans les larmes et qu'elle grandisse au pied de la Croix de Jésus-Christ.

C'est pourquoi l'ennemi de tout bien suscita une furieuse tempête contre l'apôtre de cette douce dévotion. S. Bernardin se vit accusé en cour de Rome par des hommes qui paraissaient animés du désir de la gloire de Dieu. On l'y représenta comme un novateur ; les plus graves accusations furent portées contre lui ; sa doctrine fut signalée comme dangereuse et tenue pendant quelque temps pour suspecte.

Bernardin dut se défendre devant le pape Martin V, et il le fit avec tant de succès que ses accusateurs furent confondus et la calomnie réduite à néant ; cette fois encore, la vérité et l'humilité avaient remporté une victoire que rien, dans la suite, ne devait remettre en question.

II

Disons un mot, maintenant, du Nom divin qu'elle offre à nos adorations.

Jésus, vous le savez, veut dire *Sauveur*. Ce nom a été donné au Fils de Marie par un décret émanant de Dieu : « Vous l'appellerez Jésus, » avait dit l'ange à ses parents. Or, quand Dieu agit ainsi, le nom qu'il détermine a toujours une signification profonde.

Abraham et *Pierre,* — pour ne citer que les plus connus, — sont deux noms venus du ciel, et de même que le premier de ces noms nous exprime une *paternité* sans pareille, ainsi le second nous signifie une force, une *stabilité* qui n'a point d'égale parmi les choses d'ici-bas.

Ne nous étonnons donc pas, m. f., que le nom que Jésus reçoit au jour de sa circoncision lui convienne si parfaitement et qu'il résume si bien toute la mission et toute la nature de celui qui le porte.

Jésus est bien notre *Sauveur,* puisque sa venue en ce monde n'a pas eu d'autre but que de racheter l'humanité soumise, par suite du péché, à l'odieux esclavage du démon.

Pour être notre Sauveur, il ne peut posséder la nature humaine toute seule, car l'offense que Dieu a reçue est infinie, et quels que soient le mérite et la valeur des réparations provenant d'une pure créature, ils resteront essentiellement finis : par suite ils seront incapables de payer la dette contractée. Le Rédempteur devra donc posséder la nature humaine pour être solidaire des pécheurs ; il devra aussi être Dieu pour offrir à la Trinité Sainte les expiations infinies qu'elle est en droit d'exiger.

Ainsi dans le nom béni de Jésus se trouvent ex-

primés les mystères principaux de sa vie : l'Incarnation et la Rédemption.

* *

« Au nom de Jésus, tout genou doit fléchir, » dit S. Paul. Unissons donc nos hommages à ceux de l'Eglise ; adorons et vénérons la divinité et la royauté suprême de celui qui le reçoit aujourd'hui. Ce nom est le seul d'où puisse nous venir le salut : invoquons-le souvent dans nos tentations, dans nos peines comme dans nos joies ; nous éprouverons alors la vérité de ces paroles de S. Bernard : « Le nom de Jésus est un miel pour la bouche, une suave mélodie pour l'oreille, un délice pour le cœur. »

VIII

Fête de la Sainte Famille

LES LEÇONS DE NAZARETH

N'est-il pas étrange de voir le Fils de Dieu, venu pour prêcher la vérité au monde et lui ouvrir les portes du salut, différer si longtemps d'entreprendre cette tâche pour s'ensevelir dans le silence et l'effacement de Nazareth ? La raison en est bien simple : il voulait être pour nous non seulement un Rédempteur, mais encore un modèle. Nombreux sont les enseignements que nous offrent les trente premières années de sa vie. Retenons-en seulement deux : l'exemple d'une *vie cachée* et du *travail*.

I

Par sa conduite, Notre-Seigneur a tenu d'abord à nous inspirer l'estime et l'amour de la *vie cachée*.

Un instinct aussi impérieux que déréglé nous porte à exagérer nos qualités naturelles. Puis, nous attribuant en quelque sorte le mérite de leur existence et de leur éclat, nous cherchons à les produire aux yeux de notre prochain, afin de recueillir l'admiration et les louanges auxquelles nous croyons avoir droit. On regarde comme fortunés ceux qui se signalent par quelque haut fait à l'attention publique. Le désir de la gloire, l'espérance de laisser un nom dans la mémoire de la postérité ont été le mobile de bien des entreprises. Dans une sphère plus humble, le souci d'acquérir ou de conserver une bonne réputation exerce une grande influence dans nos paroles et nos actions.

Assurément, tout n'est pas à condamner dans le désir de posséder l'estime de nos semblables, mais Notre-Seigneur nous montre le peu de cas que nous devons faire de l'appréciation d'autrui et de la gloire humaine. En y renonçant délibérément, il nous invite à nous affranchir de leur fascination et nous trace notre devoir, car nous pouvons largement imiter son exemple.

Nous le ferons d'abord en acceptant de bon cœur la bassesse de notre condition, sans porter envie à ceux qui sont plus élevés que nous, sous quelque rapport que ce soit. Si, au contraire, notre rang social est supérieur à celui des autres, nous ne nous en prévaudrons pas pour les mépriser ou nous imposer à eux ; de plus nous devrons envisager sans trouble l'hypothèse, toujours possible, d'une déchéance et faire d'avance notre sacrifice.

Il faut aussi être convaincus que la véritable valeur de nos actions consiste, non dans leur éclat extérieur, mais dans l'intention qui les anime. S'il en était autrement, Notre-Seigneur, qui disposait à son gré des événements et des choses, se serait hâté d'accumuler les travaux de toutes sortes, les prodiges, les prédications, les conversions. Il lui était facile de parcourir la terre entière, de faire pâlir la gloire des plus fameux conquérants, d'entraîner des foules innombrables à sa suite. Il s'en est abstenu pour montrer que nos actions les plus brillantes ne sont, par elles-mêmes, pas plus qu'un airain sonore ou une cymbale retentissante, c'est-à-dire demeurent sans valeur aux yeux de Dieu ; ce qui leur donne leur prix, c'est l'amour et par suite l'acceptation du bon plaisir divin qui les inspirent. Ainsi peu importe leur retentissement extérieur : les plus obscures peuvent facilement devenir les plus saintes.

Nous aurons à cœur de ne pas nous laisser guider par un désir d'ostentation. Lorsque le devoir nous commandera d'agir en public, faisons-le en toute simplicité, mais que jamais notre but ne soit de capter les louanges d'autrui. Acceptons de voir ignorés ou méconnus nos intentions, nos sacrifices. Dans nos propos, évitons avec soin tout ce qui pourrait nous faire valoir.

Enfin, comme les honneurs et les dignités offrent une pâture plus abondante à l'amour-propre et constituent par là même un danger plus grand, notre intérêt bien compris devrait nous incliner, sinon à les fuir, du moins à ne pas les rechercher. Les saints l'ont toujours ainsi compris, et, en cela encore, l'exemple de Jésus leur était un encouragement.

II

Le genre de vie du Sauveur à Nazareth nous enseigne en second lieu l'importance du *travail*.

Le travail fait l'objet d'une loi dictée par la nature même des choses, puisqu'il est la condition du développement de nos facultés et le moyen normal de nous procurer ce qui est nécessaire à notre subsistance. Sa nécessité s'imposait à l'homme dès la création ; la chute originelle n'a fait que lui imprimer le caractère pénible que nous lui connaissons.

Alors qu'il pouvait s'en affranchir, Jésus a voulu s'y plier. L'Evangile ne nous dit rien d'explicite sur ce point, mais comme la Sainte Famille était pauvre et comme les conditions d'existence étaient difficiles, on peut croire aisément que Notre-Seigneur a pris part aux travaux de S. Joseph, son père adoptif. C'est ainsi, d'ailleurs, que la tradition chrétienne l'a toujours compris : elle n'a cessé de se le représenter comme exerçant le rude métier de charpentier.

Qui ne se sentirait ému en voyant le Fils de Dieu qui, comme en se jouant, a créé et conserve le monde, s'astreindre aux fatigues et aux efforts d'une profession manuelle ? Mais aussi, qui désormais oserait se plaindre de son sort s'il est contraint de s'adonner à un labeur qui lui coûte ?

A l'atelier de Nazareth, le travail est réhabilité.

Aux temps du paganisme, il existait des professions serviles, c.-à-d. réservées aux esclaves, et les hommes libres se seraient crus déshonorés en s'y livrant. Aujourd'hui encore, le travail revêt des formes multiples, suivant que le corps ou l'intelligence y ont plus ou moins de part, mais aucune d'entre elles n'est sans noblesse, puisque Dieu n'a pas dédaigné pour lui-même la plus humble.

Il nous apparaît en outre sous un jour nouveau. Il ne cesse pas, à la vérité, d'être un châtiment, mais, accepté généreusement, il est un châtiment qui rachète et vivifie. Il devient alors le secret pour éviter les pièges du démon et résister efficacement aux tentations ; il est le grand moyen pour nous purifier des multiples fautes que la fragilité nous fait commettre chaque jour ; il est l'instrument de notre sanctification par les actes de vertu qu'il nous fait accomplir et les grâces qu'il nous mérite. Aux yeux de la foi, il est bien plutôt un gage de la miséricorde divine qu'une sanction pénale de sa justice.

Si tous comprenaient cette leçon, comme la paix régnerait sur le monde !

* *

Comme vous le voyez, m. f., Notre-Seigneur, à Nazareth, ne nous oblige pas à des pratiques nouvelles : il se borne à nous enseigner l'acceptation de notre état et de notre condition. Les arguments qu'il nous donne sont péremptoires ; quoi qu'il en coûte à notre pauvre nature, il faut nous y rendre. Cette docilité trouvera en elle-même sa récompense, car elle nous procurera le plus précieux de tous les biens : la paix et le bonheur, autant qu'on peut en jouir en ce monde. Ainsi soit-il.

IX

2e Dimanche après l'Epiphanie

LE MARIAGE CHRÉTIEN,
LA TRANSFORMATION DES AMES

L'évangile de ce jour nous montre Jésus-Christ à Cana de Galilée, dans une maison où se célébrait un mariage. Nous lisons, en effet, qu' « il se fit des noces à Cana en Galilée, que la Mère de Jésus y était, et que Jésus y fut aussi convié avec ses disciples ».

Cette présence du Fils de Dieu à un festin nuptial est assurément pleine d'enseignements pour nous. Si nos démarches à nous n'ont pas toujours une grande portée, cela tient à ce que trop souvent c'est un principe moins noble qui les dicte. Ce principe, nous l'appellerons l'intérêt propre, la routine, la passion, peu importe. Mais c'est bien différent quand il s'agit de Jésus-Christ : seul l'Esprit divin est le principe, le moyen et la fin de tous ses actes. Voilà pourquoi chacune des particularités de sa vie est si digne de fixer nos attentions, étant pleine de sens et de clartés pour nos esprits.

I

Ce que le Rédempteur des hommes prétend d'abord par sa présence aux noces de Cana, c'est *honorer le mariage,* en nous apprenant que c'est là une institution sainte et un grand sacrement.

En effet, est-ce que la raison dernière du mariage, sa fin principale, n'est pas de peupler le ciel, de donner des enfants à l'Eglise, des frères à Jésus-Christ, des héritiers à l'adorable Trinité, de servir à la propagation des images de Dieu sur la terre ? Et se peut-il un but plus noble, plus élevé que celui-là ? Le mariage est, avant tout, une vie d'immolation et de sacrifice, pour des époux vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire qui ne reculent devant aucun de leurs devoirs, parce que la foi, qui est la grande lumière de leur vie, leur dit sans cesse que tous les calculs de l'égoïsme ne doivent jamais prévaloir contre les desseins de Dieu et les vues de sa Providence. Le mariage, par cela seul qu'il est le symbole de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, est souverainement digne de respect, de vénération, transfiguré qu'il est dans la sainteté de l'idéal qu'il représente.

Enfin si, comme il est évident, la société domestique prépare toutes les autres, pourrait-on exagérer l'intérêt qui se rattache à la famille chrétienne et la responsabilité des deux âmes qui servent à la fonder ?

Maintenant, faites un retour sur vous-mêmes, et demandez-vous si, dans votre conduite, vous avez cherché à conformer vos pensées et vos actes aux pensées et aux actes de Jésus-Christ. Avez-vous envisagé cette union au même point de vue que Dieu ? Il est évident que si la fin du mariage est de peupler le ciel, c'est surtout la religion qui doit présider au choix qui l'inaugure, c'est la religion qui doit vous guider dans l'éducation que vous donnez à vos enfants. Ces devoirs sont nombreux, considérables, la responsabilité fort grande.

II

Le miracle accompli nous révèle toute l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre, c'est-à-dire le changement autrement grand, autrement difficile, que ce divin Sauveur va opérer dans les *âmes.*

Avant Jésus-Christ, qu'était la société païenne, le monde d'alors ? A cette époque de l'histoire, que savaient les hommes sur Dieu, sur l'âme et sur nos destinées éternelles ? Quelles ténèbres épaisses enveloppaient leurs intelligences, quelles glaces engourdissaient leurs cœurs ?

Avant Jésus-Christ, que faisaient les hommes soit pour Dieu, soit pour leurs semblables, soit pour eux-mêmes ? — Rien, ou peu s'en faut ! Le monde avant Jésus-Christ était donc bien figuré par l'eau, boisson fade, insipide, sans goût.

Or, ce monde qui ne sait rien produire pour son Créateur, Jésus-Christ veut le changer, le transformer, le faire passer des ténèbres à la lumière, des glaces de son égoïsme aux ardeurs de la charité divine. Vous savez comment il y a réussi. Notre société moderne, notre civilisation chrétienne, même avec ses lacunes et ses imperfections, n'est-elle pas supérieure, sans comparaison, à tout ce que nous savons de la civilisation des temps antiques ? La comparaison est-elle même possible ? Et vraiment,

la différence entre ce que nous avons et ce qu'ils avaient n'est-elle pas plus considérable que celle que nous voyons entre l'eau et le vin aux noces de Cana ?

Tel est le changement que figurait le miracle de Cana : la transformation des *âmes du monde*.

Remarquez ici, m. f., que ce qui est vrai du monde entier, l'est également de chaque âme en particulier ; chacun de nous a besoin de voir l'eau de la nature changée au vin de la grâce de Jésus-Christ. Aussi longtemps que cette transformation n'aura pas eu lieu, nous resterons avec nos passions, notre égoïsme, notre pauvreté originelle, nous serons inutiles pour Dieu et pour nous-mêmes.

Pour obtenir cette désirable transformation, il n'y a qu'un moyen : aller à Jésus-Christ ; et j'ajoute : en passant par Marie. Notre dénuement, exposons-le d'abord à cette Mère si compatissante. Voyant notre confiance, elle priera Jésus de nous visiter par sa grâce, et comme le Fils ne sait rien refuser à sa Mère, le miracle sollicité aura lieu. Grâce à lui, le vieil homme, en chacun de nous, cédera la place à l'homme nouveau. Ainsi soit-il.

UNE MISSION PAROISSIALE

I

LA MISSION

Importance de la Mission.

I. — *Ce que c'est que la Mission :* une grâce extraordinaire de Dieu qui s'adresse au cœur (souvenirs d'enfance pieuse), à l'intelligence (rappel des vérités primordiales), à la volonté (résolutions pour mieux sanctifier sa vie). Elle est plus importante que les voix humaines, conférences ou journaux, qui nous sollicitent chaque jour. Sa grandeur, son utilité primordiale pour les justes et les pécheurs, pour les âmes et la paroisse entière.

II. — *Comment gagner la Mission.* Les objections, comment on les réfute. Faire l'effort que Dieu demande : assiduité, fidélité, attention, docilité, bonne volonté. Repousser tous les obstacles à la grâce : coopérer à l'œuvre sainte par quelques sacrifices. Nous ferons la mission avec le démon pour nous entraver, mais avec Dieu, la Sainte Vierge, les anges, les saints (notamment ceux de la paroisse), pour nous aider. La responsabilité qui nous incombe, et d'après laquelle nous serons jugés.

Appel à l'esprit surnaturel de tous pour bien profiter de ce privilège divin.

Mes bien chers frères,

Je suis l'envoyé du Seigneur.

Je vous apporte les paroles de salut.

Je vous apporte le bonheur dans la paix.

Si l'apostolique Pasteur de votre paroisse a fait appel à un prêtre étranger, ce n'était certes pas pour le seconder dans les labeurs ordinaires de sa charge. Vous savez mieux que moi avec quelle compétence, quel dévouement et quel succès il fait face à sa tâche. Mais un événement extraordinaire commence, qui doit avoir sa répercussion sur toute la durée de votre existence et qui, par delà votre vie actuelle, doit influer sur votre éternité. Les cloches viennent de sonner la mobilisation des âmes. Les carillons de votre église viennent d'annoncer les faveurs extraordinaires que le Ciel s'apprête à répandre sur vous. Pendant les jours qui vont s'écouler, le Seigneur se tiendra à la porte de vos cœurs. Il frappera pour pénétrer dans l'intimité de vos consciences. Il s'efforcera d'entrer en vous-mêmes, afin de vous purifier des fautes du passé, afin de vous enrichir des énergies qui libèrent et qui ennoblissent.

Voici venir les jours bénis où vous pourrez vous évader un peu des préoccupations mesquines de la terre pour vous hausser vers l'idéal. Voici venir les jours heureux où vos faiblesses seront pardonnées. Voici venir les jours de ferveur où la paroisse communiera dans la même tendresse, dans les mêmes désirs, dans le même espoir. Voici venir les jours de la Mission.

I

Une Mission ! C'est, dans une paroisse, une époque qui ne ressemble à aucune autre. Sans doute, vos travaux continueront, à peu près comme de coutume. Mais chaque aurore vous apportera dans son sourire la promesse de bienfaits nouveaux ; chaque matin verra se rassembler ici des fidèles plus nombreux qui prieront pour tous ceux qui les entourent ; chaque soir votre église sera trop petite pour contenir votre foule pieuse, ardente à chercher près de Jésus les paroles de vérité et de vie.

La Mission, ce temps privilégié où l'appel du Seigneur se fera plus pressant pour chacun d'entre vous, la Mission s'adresse à tous les croyants de ce pays, elle doit prendre toutes vos âmes, elle doit les prendre tout entières.

I. — Elle sollicite d'abord *vos cœurs.* Si cruellement que la vie ait pu vous éprouver, si amèrement que les désillusions vous aient atteints, ni les fatigues ni les malheurs n'ont pu vous faire perdre le souvenir des heures douces jadis vécues. Oubliez, pour un instant, les soucis qui vous assiègent, délaissez la minute présente pour vous reporter avec délices aux temps, plus ou moins éloignés, de votre enfance et de votre jeunesse.

De quoi est fait le charme de vos souvenirs d'alors ? Il y a sans doute l'évocation des tendresses au foyer familial, des premières amitiés bégayées avec vos premiers mots ; il y a les jeux, les fêtes intimes, les mille joies de l'adolescence. Mais n'y a-t-il pas aussi, tout au fond de votre mémoire, les émotions suaves et sacrées que l'on ne saurait ressentir qu'auprès du tabernacle ? Un jour vous vous êtes rendus ici même, tremblants d'une ferveur mystique, afin d'y recevoir pour la première fois l'Hostie qui contient le Dieu du monde. Oh ! comme ce matin-là était pur, et combien vous en fûtes enivrés ! La nef où vous vous groupez aujourd'hui, vous y êtes depuis longtemps venus à maintes reprises, pour y consoler vos chagrins, pour y puiser des forces nouvelles, pour y faire absoudre vos fautes, pour y prier le Dieu dont vous n'avez jamais effacé le nom au fond de vos cœurs.

Rappelez-vous. Tel d'entre vous, mûr et grisonnant déjà, a, comme enfant de chœur, balancé l'encensoir sur ce parvis. Telle mère de famille, courbée sous les fardeaux de ses devoirs, y a chanté jadis,

comme choriste ou congréganiste, les cantiques en l'honneur de Marie. Plus tard vous êtes revenus ici, non seulement pour la messe dominicale, mais pour des solennités de famille que vous vouliez faire bénir par l'Eternel. Vos cortèges de mariage et de baptême, vos cortèges de deuil, hélas ! eux aussi, se sont lentement déroulés sous ses voûtes. Il n'est pas, dans une seule de vos maisons, un seul de vos grands souvenirs qui ne soit lié à votre église, et l'église, qui est la maison de Dieu, est aussi la maison de chacun d'entre vous.

Avouons-le ; vous l'avez peut-être délaissée, la vieille et maternelle demeure où notre Père du ciel vous attend tous les jours depuis votre enfance. Eh bien ! voici que la Mission vous rouvre toutes grandes les portes de ce foyer. C'est ici que vous retrouverez vos ardentes aspirations de jeunesse ; c'est ici que se sont réfugiés vos beaux rêves trop tôt déçus. C'est ici que la voix sacerdotale — qui n'est autre chose que la parole de Dieu — ressuscitera dans vos cœurs tous les saints enthousiasmes.

La Mission doit vous émouvoir. Elle doit encore *vous instruire.* Oui, je le sais, vous connaissez votre religion. Ou du moins, parce que vous avez suivi, enfants, les leçons d'un catéchisme plus ou moins abrégé, vous êtes persuadés que vous possédez la doctrine du Christ, que vous connaissez les règles morales sans lesquelles nulle vie n'est digne d'être vécue. Pourtant, dans cette atmosphère recueillie où déjà nous nous sentons tous frères dans le Christ, voudrez-vous me permettre de vous demander fraternellement si quelque chose ne s'est pas évaporé des saintes leçons de votre enfance ?

Loin de moi la pensée de vous jeter le reproche à la face. Mais les réalités sont là. On a su, autrefois, son catéchisme. Mais les années passent, elles s'amoncellent ; la vie se fait sans cesse plus exigeante et plus âpre. Des notions nouvelles et nécessaires se superposent aux vieilles leçons essentielles. La mémoire se lasse et chancelle, sans même qu'on ait pu s'en apercevoir. Et peu à peu, très lentement, les principes du catéchisme se déforment ou s'évanouissent. On se croit encore convaincu, mais, en fait, on a perdu de vue les raisons profondes de croire. On s'est fait, au jour le jour, une petite morale pratique, plus hésitante et plus lâche que celle que le Maître veut nous voir pratiquer.

La Mission est encore là pour réparer les incertitudes ou les défaillances de votre souvenir : elle vous redira les vérités les plus importantes ; elle rafraîchira les enseignements obnubilés par l'agitation perpétuelle des choses. Elle vous précisera les mystères de la foi ; elle vous indiquera à nouveau les règles tutélaires et sûres qui permettent de vivre selon la loi de Dieu. La Mission est un enseignement divin.

Elle est, en outre, *source de force.* A quoi vous servirait-il, je vous le demande, de mieux connaître la loi du Ciel, si ce n'était pour mieux l'observer ? Nul au monde n'a le droit de se soustraire à la connaissance des choses saintes, nul ne peut, sachant le vrai, se dérober aux actes qu'il nous impose. Il ne faut pas seulement, pour gagner le ciel, croire les dogmes qu'enseigne l'Eglise ; il est indispensable d'obéir aux célestes commandements. La Mission doit vous rappeler à l'observance des règles chrétiennes.

Ah ! ne craignez aucunement qu'elle violente vos consciences, qu'elle entraîne de force vos volontés, qu'elle opprime vos décisions. C'est par l'amour que Jésus persuade les âmes, et vous serez surpris vous-mêmes de sentir vos dispositions intérieures se modifier, s'assouplir, se transfigurer dans la charité de Notre-Seigneur. La réforme de votre vie, c'est vous-mêmes qui, d'ici peu de jours, la trouverez nécessaire et souhaitable ; ce sera dans votre indépendance absolue que vous prendrez les résolutions généreuses qui doivent assurer la tranquillité de vos pensées et la dignité de vos actes prochains. Entre Dieu et vous il s'établira comme un courant magnétique qui éclatera soudain en étincelles de foi, en gerbe de lumière, en éclairs de courage et qui illuminera votre avenir.

II. — La Mission est donc *une grande chose.* Vous aimez à vous occuper de tout ce qui se passe en ce monde, à suivre la marche des événements ou l'évolution des idées. Quel est, chaque matin, votre premier souci, en même temps que celui du café au lait et peut-être avant celui de la prière ? C'est le souci du journal qui vous apportera les derniers échos de l'univers. Quelle est, de temps à autre, le soir, votre distraction passionnée, celle qui concurrence même le cinéma ? Ce sont les conférences les plus diverses, où vous aimez à soupeser des théories, à comparer des arguments, à applaudir un combat de doctrines comme on ferait d'un match de boxe. Or cette curiosité très humaine ne sera nullement déçue au cours de la Mission qui commence. La Mission est le journal parlé qui, à l'instar de la T. S. F., vous apporte des nouvelles, non plus simplement de la petite terre, mais de l'immensité des cieux. La Mission est la conférence, ou plutôt une série de conférences, qui vous propose des raisonnements, qui vous développe une théorie, qui vous met à même de réfléchir et de juger. Elle résume donc, discrètement, quelques-uns de vos plaisirs préférés.

Et ne venez point me dire, mes amis, que les nouvelles du ciel ne vous intéressent pas autant que le cours de la Bourse, que la philosophie chrétienne plane trop au-dessus de votre tête. Ces nouvelles du ciel que je vous apporte, sont celles de votre patrie future ; elles vous intéressent plus que votre fortune, puisqu'elles dominent votre immortel destin. Cette philosophie du Christ a beau être plus haute que toutes les pensées humaines, Jésus l'a simplifiée de telle sorte qu'il l'a mise, depuis deux mille ans, à la portée de toute âme droite, des esprits les plus ignorants, des commerçants les plus occupés, des ouvriers les plus chargés de besogne, de tous ceux dont la volonté est bonne et qui se consacrent à la Vérité. Il n'est rien de plus grand que la Mission, car c'est l'éducation et l'idéalisation de vos âmes.

Il n'est, non plus, rien de plus utile. Personne ne saurait rester indifférent au don merveilleux que le Seigneur propose, sans nulle exception, à tous les chrétiens de cette paroisse. Il y a ici des âmes justes : la Mission est faite pour elles, car elle les for-

tifiera dans la foi, elle les élèvera vers plus de générosité, vers plus de charité, vers un état plus glorieux de droiture et de sainteté. Il y a des âmes pécheresses : c'est surtout pour elles que le Seigneur approche, afin de leur montrer leur péril, afin de recueillir leurs confidences, afin de célébrer avec elles la douceur des repentirs et le triomphe des pardons.

Excellente pour tous individuellement, la Mission est tout aussi bonne pour l'ensemble de la paroisse. Il y a ici des œuvres qui prospèrent et peut-être quelques groupements qui végètent : belle occasion de développer encore les uns et, j'espère, de ranimer les autres, sous le souffle des grands dévouements. Il y a des organisations qui répondent aux besoins primordiaux de votre existence catholique : il en manquait pourtant quelqu'une ; l'heure sonne maintenant, l'heure de Dieu, de créer ce qui fait défaut à la vie paroissiale. Ecoles, patronages, ouvroirs, cercles d'hommes, de jeunes gens, de jeunes filles, tout ce qui vit ici pour le bien des âmes et la gloire du Maître va recevoir une vitalité nouvelle et des grâces plus fécondes, afin que la paroisse entière bénéficie mieux, et plus longtemps, de sa Mission.

II

Car les fruits de salut, m. f., sont nombreux autant que certains. Mais à une condition toutefois : il faut savoir gagner sa Mission. « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » Ce serait vainement que la main du Seigneur se tendrait vers nous pour nous arracher aux abîmes, si nous ne faisions pas un effort personnel pour la saisir, pour nous y cramponner, pour nous livrer à sa protection.

I. — Ne dites pas : « Je voudrais bien, mais je n'ai pas le temps. » Le cours ordinaire de vos journées n'est nullement troublé par cette petite demi-heure que vous réserverez, tard sur le soir, à nos exercices pieux. Et d'ailleurs Dieu qui vous donne la journée entière pour vos affaires ou vos plaisirs n'a-t-il pas droit de réclamer pour lui ce court moment où il vous attend pour vous bénir ?

Ne dites pas non plus : « Je viendrais bien à la Mission, mais je n'ose pas, à cause de mes voisins. » O lamentable, humiliante excuse du respect humain ! excuse qui n'en est pas une, car elle ne procède d'aucun motif raisonnable et ne sert qu'à dévoiler une faiblesse dont sûrement vous rougissez tout bas. Qu'y a-t-il de plus important : l'opinion des voisins ou celle du bon Dieu ? Qui donc vous jugera pour l'éternité : le bon Dieu ou vos voisins ? Et d'ailleurs si, pour venir ici, chacun attendait de suivre son voisinage, la Mission ne pourrait jamais commencer. Si au contraire, fièrement, bravement, chacun se met en tête de donner l'exemple à ceux qui l'environnent, l'église sera pleine dès ce soir. Il n'y a aucune dignité à suivre, comme un simple mouton dans le troupeau, les préjugés démodés de la foule. Il y a au contraire un beau mérite à entraîner les autres vers le bien.

Ne dites pas : « Je vais me compromettre. » Les temps sont passés des persécutions pointilleuses, et d'ailleurs Dieu ne mériterait-il pas qu'on risque, le cas échéant, quelque chose pour confesser sa foi ?

Ne dites pas : « Je viendrais bien à la Mission, mais je redoute les démarches suprêmes : la confession des derniers soirs ou la communion de clôture. » Mes chers amis, remettez-vous tout simplement dans la protection du bon Dieu. Puisque lui-même vous appelle, c'est lui qui vous inspirera l'idée de ces démarches saintes qui ne paraissent redoutables que de loin. Lorsque le moment sera venu, sous l'influence de la grâce, vous serez non seulement heureux, mais impatients, de la libération qui s'opère au tribunal de repentir, de la joie que l'on savoure en communiant : ce sera une nouvelle jeunesse, une jeune immortalité qui transfigurera vos âmes.

Ne dites pas enfin : « Oui, entendu, j'irai ; mais voyons d'abord comment vont les choses. Il sera toujours temps d'assister aux dernières instructions, de participer à la fin. » Non, m. f., il ne serait plus temps peut-être. Si vous n'étiez pas là dès aujourd'hui, vous perdriez l'enchaînement logique des prédications, et, dépourvus des principes fondamentaux, vous ne saisiriez plus assez bien les derniers sermons qui ne sont que les corollaires des autres. Vous ne seriez plus entraînés par l'enthousiasme progressif qui conduit les âmes vers Dieu. Et puis, surtout, si vous négligiez les premiers appels divins, l'heure de la grâce aurait passé peut-être quand vous voudriez vous décider... Ne résistons jamais aux inspirations divines : c'est là un redoutable danger. Répondons tous, et tout de suite, à la convocation du Tout-Puissant.

II. — Votre présence matérielle, dès le premier jour de la Mission, sera fécondée par un *effort vigoureux*. Il ne suffit pas, vous vous en rendez compte, d'entendre passivement des sermons, de s'y rendre même avec une assiduité courageuse qui surmonte les difficultés transitoires, qui brave la fatigue au soir du travail ou la paresse qui vous retiendrait au foyer. Tout cela, c'est déjà très bien, mais ce n'est, en quelque sorte, qu'un acte préliminaire portant jusqu'à l'église votre âme pour qui la Mission est donnée. A cette âme maintenant de donner, à son tour, son plein effort, effort plus délicat sans doute et moins facile, mais effort nécessaire, essentiel, dont le succès dépend entièrement.

Votre âme sera avant tout fidèle, je veux dire que vous ne viendrez pas ici en dilettantes, par curiosité pure, mais avec le sincère projet de suivre les inspirations du Seigneur. Et ce que Dieu vous conseillera d'abord, ce sera de concentrer votre attention sur les enseignements et les conseils qui doivent vous être donnés. Il serait, certes, insuffisant de ne prêter qu'une oreille distraite aux grandes vérités ou de somnoler pieusement sur vos chaises, en vous laissant bercer au rythme de phrases dont vous ne chercheriez pas à pénétrer le sens profond.

Lorsque vous aurez bien saisi, soyez disposés à traduire dans la pratique les théories dont vous serez imprégnés. Et pour cela, il faut vous disposer dès maintenant à une docilité entière : soumission de l'esprit aux dogmes divins, adhésion de la volonté